

Apichatpong Weerasethakul

Prisonniers du rêve

Anne-Christine Loranger

Number 301, March 2016

Cemetery of Splendour

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/82395ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Loranger, A.-C. (2016). Apichatpong Weerasethakul : prisonniers du rêve. *Séquences : la revue de cinéma*, (301), 6–9.



Apichatpong

Weerasethakul

Prisonniers du rêve



Nous avons interviewé Apichatpong Weerasethakul à Berlin où il présentait **Cemetery of Splendour** dans le cadre du festival *Le tour du monde en 40 films*. Ironie, la rencontre a eu lieu dans l'immeuble qui abritait, à partir de 1935, le quartier général des Jeunesses hitlériennes, puis celui du Comité Central du Parti socialiste. Désormais transformé en hôtel branché, le Soho Haus est un lieu hanté des réminiscences du passé, tout à fait approprié pour sonder un réalisateur dont les films sont peuplés de fantômes.

PROPOS RECUEILLIS ET TRADUITS DE L'ANGLAIS PAR ANNE-CHRISTINE LORANGER

Ce film semble plus léger que les autres. Était-ce une décision consciente de votre part ?

En fait, je crois que c'est mon film le plus sombre. Il est léger en apparence. Beaucoup de gens, surtout des étrangers, trouvent le film léger, drôle même, alors que les Thaïlandais le trouvent très sombre et triste. Je suis d'accord avec eux. C'est pour moi la fin d'un cycle. Je reviens avec les éléments de films précédents, traités d'une manière plus légère, mais je parle de l'emprisonnement. Quand vous êtes prisonnier d'un rêve, où est la réalité ?

Dans vos derniers films, le surnaturel fait partie du naturel. Il devient naturel. Les déesses s'assoient à table avec Jenjira, lui parlent et partagent des fruits avec elle. Pourquoi ce choix ?

En Thaïlande, avec la combinaison du bouddhisme, de l'hindouisme et de l'animisme, nous croyons à l'invisible. J'ai grandi dans un monde où les gens sont conscients qu'il existe une autre strate de la réalité. Les arbres ont une âme, par exemple. Il

y a quelque temps, il y a un arbre qui a poussé au milieu d'une rue. Il avait une forme étrange, et les gens venaient de partout pour visiter cet arbre et y prier. Cela a fait la une des journaux.

Vous avez une approche très critique des militaires au pouvoir. Est-il devenu plus difficile pour vous de faire des films ? Tentent-ils de vous influencer ?

Je pense que pour les artistes, les journalistes, il y a toujours eu des tabous exercés par la religion, la politique et la monarchie. Mais depuis un an, le gouvernement a exercé beaucoup de répression. Par exemple, à l'Université, les chercheurs qui faisaient des séminaires sur la politique ont vu débarquer des soldats dans leur salle de classe. Notre premier ministre a proféré des menaces. La semaine dernière, il a déclaré que les chercheurs devaient la fermer et arrêter de le critiquer ou alors il ne pourrait plus assurer leur sécurité. C'est choquant pour beaucoup de gens dans le monde, mais pas pour les Thaïlandais parce que, pour eux, c'est leur réalité.



Êtes-vous désormais dans la ligne de mire à cause de la célébrité apportée par la Palme d'or ?

Pas menacé, non, mais j'ai des craintes. Il y a un système de surveillance où on regarde vos photos, votre page Facebook et vos écrits. Les gens se censurent donc eux-mêmes. En ce qui me concerne, je ne suis pas inquiet parce que je ne fais pas de films politiques. Mes films ont à voir avec les manières dont la vie s'exprime, mais cela devient plus difficile. Les gens se sont beaucoup politisés depuis 10 ans, alors il y faut en parler de temps en temps. Mais heureusement, je ne suis pas si célèbre, sauf dans ma ville natale. La culture n'est pas une priorité pour le gouvernement. Heureusement ! Mais nous sommes tous plus ou moins sous surveillance.

Est-ce que c'est pour cela que vous voulez tourner à Mexico pour votre prochain film ?

C'est en partie pour échapper à la censure, mais aussi pour avoir une autre perspective, pour comparer à la fois la brutalité et la beauté.

L'historien et critique français Jean Douchet mentionnait votre nom comme l'un des héritiers de Tarkovski, à cause

de la poésie de vos films et de votre préoccupation avec l'âme et la place de l'être humain dans l'univers. Il vous place aux côtés de Terrence Malik et Aleksandr Sokurov. Ces cinéastes vous influencent-ils ?

Oui, mais je dois dire que je ne suis pas très familier avec les œuvres de Tarkovski. J'ai vu *Nostalgie*, *Le Mirroir*, *Solaris* et c'est tout. Mais j'ai surtout lu à propos de lui : en Thaïlande, on n'avait pas vraiment la chance de voir ses films. J'ai eu une période d'études intense du cinéma, à Chicago, et j'ai étudié beaucoup de films asiatiques. Je suis très influencé par la littérature asiatique et les films du début des années 90 comme ceux de Kiarostami. Plus jeune, j'ai été aussi très inspiré par Spielberg, par le vocabulaire de son cinéma. Je suis aussi influencé par certains artistes comme Andy Warhol. Mais durant les dernières années, je me suis surtout concentré sur les choses qui me manqueraient si je ne les avais plus comme les arbres, mes chiens, mon amoureux et je fais des films qui parlent de thèmes proches de moi. Évidemment, des cinéastes comme Kiarostami font la même chose. C'est moins une question de style que de proximité pour moi.

Vous avez grandi pratiquement dans un hôpital parce que vos parents étaient médecins. Vous avez beaucoup observé les gens. Quelle en a été l'influence pour *Cemetery of Splendour* ?

Photo : « L'hôpital était notre terrain de jeux... »



Cela m'a influencé pour plusieurs films, surtout en terme de rythme. L'hôpital était notre terrain de jeux, ce ne sont donc pas des considérations philosophiques. Le temps y coulait plus lentement qu'ailleurs, peut-être parce que les patients attendaient. Cela a certainement influencé mon sentiment de nostalgie.

Les gens dorment beaucoup dans vos films.

Oui! (rires) cela a à voir avec le fait de s'échapper vers une autre réalité ou le sentiment d'impuissance, le sentiment que vous n'avez aucun contrôle. Il y a beaucoup d'angles qu'on peut exploiter.

Quelle est l'importance du karma et de la réincarnation pour vous?

Cela a déjà été très important. Mais je deviens de plus pratique en terme de bouddhisme : comment la méditation s'intègre dans la vie, comment notre cerveau fonctionne. Pour moi, le karma est un élément de contrôle social. Je crois plus à la réincarnation en terme de perception des choses. Quand vous regardez cette lampe, tout apparaît constant, mais en fait, ce sont des atomes.

Rien n'est solide. Les choses naissent et meurent constamment. La réincarnation est un constant changement pour nous comme pour le reste.

Une chose frappante, dans vos films et dans celui-ci en particulier, est qu'il y a beaucoup de références directes à la sexualité. Quelle est la place de la sexualité, en général, ou de celle des homosexuels pour vous?

C'est comme la politique, cela fait partie de la vie. Je ne cherche pas à présenter quoi que ce soit, cela coule de source. L'homosexualité est là. Elle était présente dans *Tropical Malady*, mais je ne cherche pas à la manifester particulièrement comme avec la Gay Pride, par exemple. L'homosexualité est très acceptée en Thaïlande, même si le mariage n'est pas légal. Il y a beaucoup de transsexuels dans l'industrie des services, des travestis qui travaillent sur les lignes aériennes. Mais mes films montrent des conflits intimes et non politiques. Ce film-là porte sur l'amour et la confusion du désir. J'essaie de montrer qu'il faut bouger. À la fin du film, il y a ces enfants qui jouent, qui bougent, et Jenjira est assise là et elle ne peut pas bouger. J'essaie de dire aux gens qu'ils doivent se réveiller! ☺